

# L'an 1890 à Jérusalem par Anne Furst

---

Article publié le 16 février 1995. *La Vie* n° 2581 par Anne Furst.

Ils avaient vingt ans. Et, pour étudier la Bible, ils n'avaient rien trouvé de mieux que de faire leur sac pour aller la relire sur place. Dans les paysages d'un Moyen-Orient de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Avec les tribus indigènes. Le savaient-ils ? Ils inventèrent deux choses : le photoreportage et l'exégèse moderne. Une exposition à Paris retrace l'épopée des pères fondateurs de l'*École biblique*.

Jérusalem, 1890. Une petite caravane, partie du port de Jaffa, débouche aux portes de la Ville sainte. Cet homme au visage rond, encore jeune dans sa robe blanche de dominicain, n'est autre que le père Lagrange. Joseph-Marie en religion. Il va fonder, en novembre de la même année, l'École pratique d'études bibliques de Jérusalem, ouvrant péniblement la porte de l'Église catholique à l'exégèse moderne. Le cliché a traversé le siècle. Emblème de l'album de famille du couvent Saint-Étienne, auquel est rattachée l'École, il est aussi la pièce inaugurale d'une collection de plus de 20 000 photographies. Architecture, archéologie, épigraphie (inscriptions en langues anciennes)... représentent peut-être les deux tiers du fonds. Mais on y trouve aussi des paysages, des villes et villages d'un Proche-Orient évanoui – la Palestine faisait alors partie de l'Empire ottoman –, des scènes de la vie bédouine, des portraits étonnants et de savoureux souvenirs de voyages.

Dès ses premiers pas, l'École fit le choix de la photographie, suivant en cela les archéologues qui, très tôt, appelèrent la chambre obscure à la rescousse du crayon. Très vite, elle investit dans un matériel "de pointe". Pourtant, la jeune institution, sommairement installée dans un ancien abattoir turc, n'était pas très riche. Le père Lagrange s'est parfois inquiété de la maigre pitance de ses élèves, de jeunes dominicains réunis en *studium*. L'appétit, pourtant, ne devait pas leur manquer ! De fréquentes "caravanes bibliques" les conduisaient à sillonner Judée et Galilée, et le voyage annuel de l'École – en Transjordanie, dans le Sinaï ou sur

les rives de la mer Rouge – jetais sur les routes élèves et professeurs en habits religieux, guides, porteurs et cuisiniers...

Un siècle plus tard, dans un concert de klaxons, des sirènes "à l'américaine" signalent épisodiquement le passage de voitures de police israéliennes. Nous sommes à quelque cent mètres de la vieille ville de Jérusalem, du côté de la porte de Damas. Nous sommes aussi à l'Est, dans un quartier palestinien, à deux pas de ce grand boulevard qui, après l'occupation de 1967, a remplacé le front, ses barbelés et son *no man's land*. L'*École biblique* est une oasis dans une ville où la discorde israélo-palestinienne se poursuit, silencieuse et rampante, signalée çà et là par la valse des effigies nationalistes. Un dédale de grands couloirs dallés, la voix d'un professeur derrière les cloisons d'une salle de cours, une porte entrouverte sur l'effervescence silencieuse de la prestigieuse bibliothèque : nous voici enfin au cœur de la grande bâtisse centenaire, dans le petit local de la photothèque. Ici attendent, dans leurs placards en bois vernis, plusieurs centaines de boîtes en carton contenant chacune une dizaine de plaques de verre. Plus de dix mille de ces négatifs n'ont pas encore livré leurs secrets. Renaud, ancien étudiant de l'*École du Louvre*, coopérant d'État et tout jeune frère dominicain de vingt-trois ans, est le maître des lieux. Il s'acquitte d'un service "militaire" bien particulier : décrire et répertorier chaque cliché, récolter des renseignements sur l'histoire du document. L'occasion d'une passionnante plongée dans les récits de ses illustres aînés.

Autour du père Lagrange, ils sont quatre, arrivés à Jérusalem au sortir de leur adolescence. La Terre sainte sera leur seconde patrie. Au tournant du siècle, les voici jeunes professeurs. Dominicains, scientifiques et grands voyageurs, ils seront les piliers de l'École pendant les premières décennies, les artisans de son envol vers une réputation internationale. Il y a d'abord le sérieux père Louis-Hugues Vincent, archéologue. Il connaît comme sa poche tous les sites fouillés dans la région, souvent par des Britanniques très tôt engagés dans une lutte d'influence avec les Français. À ses côtés, on trouve le géographe de l'École, Félix-Marie Abel – un rabelaisien, paraît-il, peintre à ses heures. Le deuxième binôme, un rien plus jeune, est celui des photographes Jaussen et Savignac. Antonin Jaussen, épigraphiste et excellent arabisant, deviendra, au fil de ses

voyages, un grand connaisseur des tribus bédouines. Ethnologue avant la lettre, il est aussi photographe : un autodidacte, certes, mais qui compose ses images avec l'acuité d'un professionnel et une sensibilité étonnante. Raphaël Savignac, on s'en souvient comme d'un personnage doux et discret. Spécialiste des langues syriaques, il vit dans l'ombre, au propre comme au figuré, de Jaussen – un homme d'une carrure colossale surnommé "Cheikh Antoun". Très bon technicien, Savignac se chargera, longtemps encore après le départ de Jaussen pour le Caire, en 1926, du laboratoire où sont développés les négatifs récoltés à l'occasion des "caravanes bibliques" : des photographies publiées dans la célèbre *Revue biblique*, fondée dès 1892, qui permettent aussi aux professeurs d'illustrer leurs cours, grâce à l'achat d'appareils de projection à acétylène.

Ces expéditions pédagogiques ne sont pas les seules à lancer nos dominicains sur les sentiers. À l'occasion de missions commanditées par des sociétés savantes parisiennes, ils évoluent dans un espace qui, outre Israël et les Territoires occupés, est aujourd'hui celui des États jordanien, saoudien, syrien, égyptien et libanais. Leurs voyages ne vont pas sans bien des péripéties : la mission en Arabie du Nord, conduite par Jaussen et Savignac, nécessitera trois départs successifs, aux printemps 1907, 1909 et 1910. Il s'agit d'explorer deux sites funéraires de civilisations préislamiques contemporaines du début de notre ère : Hegrâ, une nécropole nabatéenne voisine du village de Médâîn-Saleh, et Hereibeh la lihyanite, qui jouxte la localité d'el-Ela. La photographie est de la partie : appareils volumineux, trépieds, plaques en quantité, produits divers... Un vrai studio de campagne ! Pour tenter de rejoindre les sites archéologiques, les deux pères empruntent le derb-el-Hajj, alors en construction : la ligne de chemin de fer du grand pèlerinage annuel des musulmans, celle-là même qui sera attaquée par Lawrence d'Arabie, quelques années plus tard. Reliant Damas à La Mecque, elle passait à l'est de Jérusalem, au-delà des monts de Moab.

L'expédition n'a rien d'une promenade ! Il faut négocier pied à pied le montant des droits de passage sur le territoire de tel cheikh, trouver des chameliers, s'assurer une escorte sûre pour visiter ces régions où d'incessants conflits opposent les tribus bédouines. De surcroît, "officiellement, aucun chrétien n'est autorisé à dépasser Ma'ân"... Qu'importe ! Tenaces, nos deux dominicains parviennent à leurs fins.

La visite du site d'Hegrâ s'avère fructueuse : Jaussen et Savignac passent

la nécropole au peigne fin. Des centaines d'inscriptions sont reproduites afin d'être, au retour, traduites et classées. Des hypothèses seront alors établies quant à leur interprétation avec, à la clé, de précieuses indications sur les rapports que la civilisation nabatéenne a pu entretenir avec le judaïsme. Quant aux tombes, elles sont décrites par le menu : matériaux, modes de construction, dimensions, aménagement intérieur. Croquis et plans, photographies et dessins reproduisant les ornements sont réalisés. "Nous partons chaque matin, raconte Jaussen, emportant – sur un chameau que nous avons réussi à acheter à un gendarme – une échelle de 9 mètres, une outre remplie d'eau et les appareils avec tout le nécessaire pour la photographie et l'estampage."

C'est un peu plus au Sud, à l'approche du site d'Hereibeh, que commencent les ennuis. Le Moudir, "préfet" d'el-Ela, refuse de les laisser entrer dans son district. Deux années plus tard, les voici repartis, "en possession de lettres vizirielles", cette fois. Peine perdue... Jaussen entreprend alors une visite clandestine des ruines, seul, "sous le nom d'Ibrahim Effendi et déguisé en ingénieur". Enfin, en 1910, le Moudir capitule : les deux pères sont munis d'une "autorisation expresse de la Sublime Porte" ! La population, cependant, n'apprécie pas de les voir s'intéresser de si près aux inscriptions. Que cherchent-ils donc ? Un trésor ? La tension monte. De nuit, la petite équipe prend la poudre d'escampette, poursuivie par "un *gazou* de dix-neuf Bédouins montés sur des chameaux".

De pareils accrochages sont monnaie courante. Souvent, comme bien des archéologues, Jaussen et Savignac passent pour des pilleurs de tombeaux. On ne comprend pas leur volonté d'enregistrer l'Histoire. Deux cultures, deux mondes s'affrontent. Dans les écrits des pères pointent souvent le sentiment de la supériorité occidentale, voire quelques stéréotypes raciaux, nourris des travaux de l'époque sur de supposés rapports entre physionomie et tempérament d'un peuple. La France est alors au plus fort de son impérialisme colonial. Pourtant, si les dominicains de l'*École biblique*, dans leurs relations avec les populations locales, ne vont pas aussi loin que le père de Foucauld, ils n'ont déjà plus la mentalité implicitement colonialiste du missionnaire de l'époque. La curiosité ethnographique et le regard photographique du père Jaussen en sont la meilleure illustration. Lorsqu'il relate, dans *Coutumes arabes en pays de Moab* (1908), la complexité de l'organisation juridique, économique et sociale des tribus

rencontrées, il parle en scientifique : il veut "constater les faits, relever et noter des observations". Jaussen, explique le père Lagrange en préfaçant l'ouvrage, est un homme qui a "vécu parmi les Bédouins et, s'il a pu pénétrer leur intimité, c'est qu'il les aime et a su se faire aimer d'eux". Intimité suffisamment rare à l'époque pour qu'elle soit soulignée. Certains voient d'ailleurs en Jaussen et Savignac des précurseurs de Lawrence d'Arabie. Ils furent l'un et l'autre officiers de renseignements dans l'armée française durant la Première Guerre mondiale, au Caire...

### **Un voyage sans précédent : les rives du lac Asphaltite**

Après 1945, les grands chantiers de fouilles de l'École, mobilisant de 60 à 120 ouvriers, sont venus prendre la place des missions archéologiques d'antan. Le père Jean-Michel de Tarragon, professeur d'histoire des religions, photographe et intendant des chantiers de fouilles dirigés par le père Jean-Baptiste Humbert, archéologue, souligne que les Bédouins ont intéressé les premiers pères en référence aux douze tribus d'Israël au désert. "Nous connaissons aujourd'hui les limites de tels rapprochements ! explique-t-il. Les Hébreux n'étaient pas des Bédouins."

Reste le caractère tout à fait innovant de l'approche savante des premiers pères, ces esprits encyclopédiques nourris de culture classique. La *Bible de Jérusalem* et surtout les notes qui figurent en bas de pages sont le fruit de leurs patientes et méticuleuses recherches. À la charnière des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles, ces défricheurs ont ouvert la voie à la haute exigence scientifique de l'*École biblique* contemporaine.

28 décembre 1908. La stabilité du premier bateau à moteur lancé sur la mer Morte va permettre aux pères Abel, Vincent, Jaussen et Savignac de mener à son terme un voyage sans précédent : l'exploration des rives du "lac Asphaltite". Ils sont une vingtaine à embarquer sur un "paquebot" de quinze mètres sur quatre ! Deux Arabes de la région sont chargés "d'épeler le nom de chaque anfractuosité et de chaque sommet" : la mission, dirigée par le père Abel, accorde une grande place à l'observation géographique. Durant les dix jours que dure le voyage, chaque halte est l'occasion d'une incursion sur la côte. Des thermes romains, les forteresses du roi Hérode Machéronte et Massada font l'objet de

visites attentives.

L'entrée dans la nouvelle année se fait de bien singulière façon : les pères sont, cette nuit-là, les hôtes du cheikh Noury. "Dans la tente principale, se souvient Abel, des tapis à longs poils avaient été disposés en notre honneur. Accroupis autour d'un bon feu de genêts, Bédouins et voyageurs ouvrirent la longue séance des palabres sans fin et des cafés amers passés à la ronde. Cinq minutes suffirent à retirer du plat, avec les doigts, quelques crêpes huileuses et à les absorber. Le comble du raffinement, ce fut le verre de lait de chèvre aigri qu'il fallut prendre comme boisson et comme dessert. Certes, conclut le narrateur – faisant allusion au récit de la Genèse où Abraham reçoit sous le chêne de Mambré trois visiteurs mystérieux –, à part le veau, les hôtes de Mambré n'ont pas dû avoir chez Abraham meilleure cuisine. Pour les gâteaux et la crème, la femme du cheikh Noury continue les bonnes traditions de Sarah." L'un des objectifs du voyage est de confronter la géographie des lieux avec certains épisodes bibliques. On recherche la source qui rendit célèbre l'Engaddi des Hébreux du Cantique des Cantiques, aujourd'hui disparue. On s'attarde à l'embouchure du Cedron, évoquée par Ezéchiel : l'eau, arrivant bouillonnante depuis le Temple restauré de la Jérusalem nouvelle, qui fera pousser dans le désert des arbres fruitiers et rendra poissonneuse la mer Morte ! Abel constate que le Cedron est "tout aussi dépourvu d'eau à son embouchure qu'à ses débuts". C'est le sens spirituel du texte qui importe : "Les temps, en effet, seront bien changés quand les ouadys couleront pendant la saison chaude comme durant les mois de pluie." Merveilleuse compréhension de cet art biblique, tellement oriental, de raconter des histoires !

À son retour vers Jérusalem, la caravane fait halte au sanctuaire du Néby Moussa, lieu tenu par les musulmans pour le tombeau de Moïse. Une fois l'an, un grand pèlerinage s'y rend au départ de la Ville sainte : "Une cavalcade bigarrée et tumultueuse, raconte Abel. D'abord, les cris déchirants des clarinettes, mariés aux profonds soupirs de cuivres et au rythme un peu compliqué de la grosse caisse : c'est la fanfare. Puis des fellahs aux costumes voyants, la tête couronnée de jaune et de rouge. Quelques citoyens semblent résister à l'excitation ambiante; ce sont d'honnêtes négociants que tient absorbés la préoccupation de leur étal de viande fraîche, de gâteaux en losange, de pois chiches ou de fromage blanc. Un vieillard passe lentement sur une monture blanche ; tout le monde l'honore d'un salut. C'est le Moufti. Il est bientôt suivi d'officiers en uniforme de fantaisie, aux sabres

étincelants." Devenu symbole du nationalisme palestinien, le pèlerinage sera interdit, après 1920, par les autorités britanniques.

Nous sommes en 1995, et le Neby Moussa est toujours debout. Un poste frontière signale l'entrée dans les Territoires occupés. Les colonies de peuplement israéliennes sont pourtant bien là, HLM du désert accrochées par grappes au sommet des collines palestiniennes. En bordure de route, des baraquements côtoient les tentes de misérables Bédouins sans troupeaux. Plus loin, nous apercevons l'ancienne route, celle qu'empruntèrent les expéditions de l'École. Peu à peu, c'est le désert, "un dédale de collines dénudées aux plis arrondis comme ceux d'une lourde étoffe", se délectait le père Abel.

La voiture bifurque sur une petite route déserte. Au premier coup d'œil, rien n'a changé. Nous passons la porte du sanctuaire... et entrons en territoire palestinien ! En vertu des accords de 1993, le Neby Moussa dépend du gouvernement Arafat. Le bâtiment, érigé au XIII<sup>e</sup> siècle, tout à la fois fortin, mosquée et caravansérail, a été restauré. Deux familles vivent ici et font commerce de souvenirs et de boissons dans la cour. La mosquée est redevenue lieu de culte, et le cénotaphe de Moïse réside toujours en son centre, drapé d'une tenture verte. Comment donc imaginer l'affluence festive décrite par Abel – plusieurs milliers de pèlerins, ces "troupes de Bédouins et de fellahs accourant de tous les villages, de tous les campements de la Judée et du Ghôr" ? La Palestine du Neby Moussa, la Terre sainte de Jaussen et d'Abel n'est plus. Demeure une œuvre scientifique d'une fécondité exceptionnelle. Restent ces images qui nous disent l'Histoire, notre histoire.

"Si donc nous avons donné une main au passé, c'était pour tendre l'autre à l'avenir." Ainsi parlait le dominicain Abel, en 1911, d'une insolite croisière autour de la mer Morte.

### **Le Père Lagrange rappelé à l'ordre puis béatifié**

Cité en exemple par Paul VI, admiré par Jean-Paul II, qui, en 1988, ouvre son procès en béatification, Albert Lagrange n'aura pourtant pas été épargné, de son vivant, par la hiérarchie catholique. Né à Bourg-en-Bresse en 1855, il a vingt-quatre ans lorsqu'il décide, après un doctorat en droit et un bref passage au

séminaire, de devenir dominicain.

Spécialisé dans les langues orientales, le père Lagrange est envoyé à Jérusalem par son ordre, afin d'y fonder une maison d'études. D'emblée, il choisit comme modèle l'*École pratique des hautes études* de Paris. Il s'agit de former des prêtres à l'étude scientifique de la Bible, sur le terrain : confronter l'interprétation traditionnelle des Écritures avec les découvertes archéologiques, avec la géographie et l'histoire de la Palestine ; travailler sur les versions originales des textes bibliques grâce à la connaissance des langues anciennes. Très vite, le père Lagrange a l'intuition – révolutionnaire – que la Bible doit se comprendre au travers de la culture de ceux qui l'ont rédigée.

Cette démarche lui vaudra, au moment de la crise moderniste, d'être rappelé à l'ordre par ses supérieurs. Son commentaire de la Genèse est censuré ; ses ouvrages sont interdits dans les séminaires. Fidèle à son vœu d'obéissance, il renonce à travailler sur l'Ancien Testament et doit, en 1912, quitter Jérusalem une année durant. Il ne connaîtra pas sa réhabilitation : en 1943 – cinq ans après sa mort –, une encyclique de Pie XII reconnaît que la Bible fait appel à différents genres littéraires.

### **La crise moderniste : l'intégrisme sévissait déjà**

Le travail d'interprétation des Écritures, qu'on appelle aussi exégèse biblique, fut, dans un premier temps, perçu comme un danger pour la foi catholique. Au XIX<sup>e</sup> siècle, en effet, l'exégèse scientifique était le fait soit des Églises protestantes, soit de rationalistes anticléricaux qui croyaient démontrer par là que la foi chrétienne n'est que mystification.

Si le pape Léon XIII soutient du bout des lèvres les exégètes catholiques, il n'en sera pas de même pour Pie X, qui lui succède en 1903. Sous la pression des catholiques "intégraux", les inquiétudes soulevées par l'exégèse se muent en une véritable obsession. La crise moderniste se focalise autour du père Alfred Loisy, un professeur de l'*Institut catholique* de Paris, qui demande l'indépendance de la recherche exégétique par rapport au dogme. Ses ouvrages sont mis à l'Index. Dans une encyclique de 1907, Pie X condamne le modernisme. Loisy est excommunié en 1908. À partir de 1910, les clercs sont tenus de prêter un "serment

antimoderniste". Celui-ci ne sera supprimé qu'en 1967, dans l'esprit du concile Vatican II.

### **À l'École biblique, 60 étudiants de tous horizons**

L'École biblique, centre de recherche dans les diverses disciplines touchant à la Bible (Ancien et Nouveau Testament, critique textuelle, histoire et géographie, archéologie, langues anciennes, etc.), accueille actuellement une soixantaine d'étudiants – dont une trentaine sont pensionnaires – "sans distinction de sexe, ni de religion". On y rencontre des catholiques et des protestants venus des cinq continents, des laïcs, des pasteurs ou des prêtres, des hommes et des femmes d'âges divers. La plupart séjournent à Jérusalem un an ou deux afin d'acquérir une spécialisation.

Outre les professeurs et les étudiants, de nombreux universitaires fréquentent la bibliothèque, l'une des plus riches du Moyen-Orient. L'École biblique a également ses propres publications : la *Revue biblique*, quatre collections scientifiques et, bien sûr, la *Bible de Jérusalem*.

Reconnue en 1920 comme *École archéologique française* par le gouvernement, l'École biblique demeure placée sous l'autorité de l'Ordre dominicain. Néanmoins, son directeur et la majorité des enseignants doivent être de nationalité française.

L'École est actuellement dirigée par le père Marcel Sigrist.

### **Interview de Pierre Devin, commissaire de l'exposition**

#### **La mémoire de l'homme**

Ancien enseignant, Pierre Devin fonde, en 1986, le *Centre régional de la photographie du Nord-Pas-de-Calais*, à Douchy-les-Mines, près de Valenciennes. Parce qu'il pense que, dans une région économiquement défavorisée, la culture est un moyen de lutter contre l'exclusion. Parallèlement, il organise des séminaires

dans les instituts universitaires de formation des maîtres, pour sensibiliser les professeurs au langage de l'image. Et des stages photo dans les collèges. C'est à lui que l'on doit les deux expositions qui ont lieu à Jérusalem et à Paris.

Comment avez-vous été conduit à organiser une exposition sur les photographies de l'*École biblique* ?

Je me trouvais dans la région afin d'animer un stage de photographie organisé pour des adolescents des Territoires occupés, lorsque le consulat de France de Jérusalem m'a averti de l'existence d'un fonds photographique nécessitant une sauvegarde. Suite à cette découverte, j'ai procédé, en 1991, à une expertise destinée au ministère des Affaires étrangères. Ces documents nous donnent à voir l'évolution d'une région qui a été bouleversée au XX<sup>e</sup> siècle : on y voit des sites archéologiques abîmés depuis, Jérusalem avant l'urbanisation, des villages palestiniens qui ont été rasés en 1948-1949, ou encore un buste lihyanite dont on ne trouve plus trace aujourd'hui. Il s'agit d'une iconographie de très grande importance, dont l'intérêt archéologique et historique appelle, à lui seul, une opération de sauvegarde.

Mais le fonds présente également un intérêt esthétique tout à fait évident. Il bouleverse l'interprétation que la photographie a pu donner du Moyen-Orient au XIX<sup>e</sup> siècle. J'ai retrouvé des clichés réalisés par l'équipe des photographes de l'hôtel *American Colony* de Jérusalem : on y voit la même personne habillée en juif traditionaliste, puis en Bédouin ! Le regard des photographes de l'*École biblique* présente une rupture nette avec cette mode orientaliste. Une photo de danses bédouines, prise de nuit, est tout à fait extraordinaire pour l'époque ! On sent chez les pères un immense respect des êtres, un essai, magnifiquement réussi par Jaussen, de percevoir et d'exprimer les choses autrement. Cet homme a développé un style et une distance aux choses remarquables. Très mobile, il a une démarche de "reportage", alors même que l'approche courante du XIX<sup>e</sup> siècle est beaucoup plus hiératique : portraits posés, paysages très composés.

Les deux expositions, organisées à l'*Institut du monde arabe* à Paris et au *Centre culturel français* de Jérusalem, présentent quatre-vingt-dix documents. Que va devenir le reste ?

Il faut que cette collection, qui fait partie du patrimoine et de la mémoire de l'humanité, soit valorisée. La conservation du fonds a été, jusqu'à présent, exceptionnelle, Jérusalem jouissant d'un climat très sec. Mais cela est insuffisant : des troubles sismiques menacent la région, des risques politiques existent. De plus, un véritable archivage s'impose. Il faut, pour cela, trouver des financements. Le coup d'envoi est donné : à charge pour les différents spécialistes de prendre le relais.

\*\*\*